

# EXTÉRIEUR.

## ALLEMAGNE.

Vienne, le 2 février.

On parle beaucoup d'un projet tendant à établir, par le Danube, de nouvelles communications avec l'Asie, afin de remplacer celles qui avaient lieu par l'Archipel et les Echelles du Levant. Le Danube est navigable depuis Ulm jusqu'à son embouchure dans la Mer-Noire; les marchandises qu'on transporte sur ce fleuve pourront donc être chargées sur des bâtimens qui traverseront cette mer, et les débarqueront à Isnikmid (l'ancienne Nicomédie) d'où il sera facile de les faire parvenir au lieu de leur destination. On pourrait se servir de la même voie pour obtenir le café de Moka, les cotons et beaucoup d'autres objets qui mettraient le Continent à même de se passer de l'intermédiaire des Anglais.

Pour arriver à ce but, il serait nécessaire de pourvoir à la sûreté de la navigation sur le Danube, depuis Belgrade jusqu'à Kilia, ce qui serait assez facile, si les grandes puissances intervenaient auprès de la Porte et des Serviens, pour les engager à ne point troubler cette nouvelle communication. (Courier de l'Europe.)

Ratisbonne, le 9 février.

M. Bernard Starck de Saint-Emmerond, savant antiquaire, a commencé pendant le mois dernier, à fouiller un lieu situé sur le grand chemin, entre Kumpfmühl et cette ville, où l'on sait que les Romains avaient coutume de brûler leurs morts. Quoique la saison ne soit pas favorable, ces fouilles ont déjà eu quelques succès: on a déterré des urnes de diverses formes et grandeurs, des ossuaires, des cinéraires et des lampes; en fait de meubles, on a trouvé des clefs, des couteaux, des bracelets, des aiguilles de tête, des boucles d'oreille, et plusieurs médailles d'Antonin le pieux. (Journal de Paris.)

Francfort, le 7 février.

Le gouvernement du duché de Varsovie s'occupe sans relâche d'améliorer l'instruction publique et d'en étendre les bienfaits. On va établir un grand nombre de lycées, de gymnases et d'autres maisons de ce genre. Il sera assigné pour chaque école un local vaste et commode. L'entretien de ces maisons, ainsi que le traitement des instituteurs, sera aux frais des communes. Les parens sont tenus d'envoyer leurs enfans dans les écoles. On croit que les réglemens relatifs à ces nouvelles institutions ne tarderont point à paraître. (Publiciste.)

## ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 4 février.

Un décret de S. M., daté du 27 janvier, contient les dispositions suivantes:

Tous ceux de nos sujets qui suivent la loi de Moïse, jouiront dans nos Etats des mêmes droits, franchises et libertés que tous nos autres sujets.

Ceux qui, sans être nos sujets, passeront ou se trouveront dans notre royaume, y jouiront des mêmes droits et franchises, dont y jouissent tous les autres étrangers. En conséquence, sont abolies toutes les taxes et droits imposés particulièrement sur les juifs, à quelque occasion et sous quelque dénomination que ce puisse être.

Inhibition et défense sont faites à tous nobles, seigneurs de fiefs et autres propriétaires, sujets de notre domination, de prélever ou faire prélever aucune de ces taxes, à peine de tous dommages et intérêts, et d'être poursuivis comme concussionnaires.

Ils peuvent, et sans qu'ils aient besoin comme pour le passé, d'une permission spéciale, se marier, pourvoir à l'éducation et à l'établissement de leurs enfans, leur céder leurs biens, à la charge de se conformer pour les divers actes au Code Napoléon.

Il leur est également libre de s'établir dans telle ville ou lieu qu'il leur conviendra, et d'y établir leur commerce en faisant leur déclaration

aux municipalités, et se conformant aux réglemens des corps et métiers dans lesquels ils voudront entrer. (Moniteur westphalien.)

## SAXE.

Leipsick, le 6 février.

Nous voyons constamment arriver, dans cette ville des courtiers polonais et russes, pour la plupart de la religion juive, qui donnent à notre commerce beaucoup d'activité: les fabricans de mousseline et d'autres étoffes de coton, qui se trouvent en Saxe, retirent de grands avantages de cette concurrence; on recherche aussi beaucoup les draps de moyenne qualité, les laines et les casimirs.

Ainsi, nous ne nous ressentons pas aussi fortement qu'on l'aurait pu croire, de la stagnation du commerce. Les denrées coloniales ne sont pas non plus aussi rares qu'on aurait dû le présumer d'après des bruits répandus par des spéculateurs; on peut prévoir cependant que ces denrées finiront par le devenir, vu que tous les efforts que tentent les Anglais pour jeter leurs marchandises dans le nord de l'Allemagne et en Danemarck, sont constamment inutiles. Ils ne peuvent rien attendre d'ailleurs du côté des neutres. On assure que, depuis quelques mois, ils ont encombré de leurs marchandises la petite île d'Helgoland, dont ils se sont emparés l'automne dernier. Mais le gouvernement danois, d'accord avec les autorités militaires qui surveillent les côtes dans le nord de l'Allemagne, a pris des mesures efficaces, pour empêcher que ces marchandises ne pénétrant sur le Continent.

L'interdiction des marchandises anglaises a donné une nouvelle activité à plusieurs branches de l'industrie saxonne; on recherche davantage les draps fins et légers, au lieu des mousselines et des autres étoffes de coton.

(Gazette de France.)

## BAVIÈRE.

Augsbourg, le 9 février.

On a reçu la nouvelle agréable que S. M. le roi de Bavière, notre souverain chéri, fera sous peu un voyage dans notre ville, où il se propose de passer quelque tems. Le jour de l'arrivée de S. M. n'est pas encore connu.

— Les démolitions et les travaux pour l'embellissement de notre ville continuent sans interruption. Sous peu on ne reconnaîtra plus Augsbourg.

— Nous avons vu arriver ici, ces jours passés, un grand nombre de criminels condamnés à la réclusion par les tribunaux du Tyrol. On les transporte au château de Lichteau, près de Nuremberg, où on vient d'établir une vaste maison de correction, qui doit servir pour toutes les provinces de la monarchie bavarroise. (Publiciste.)

— La malle de la poste aux lettres pour l'Italie, qui avait été perdue dans les montagnes du Tyrol, est heureusement retrouvée. On sait combien la perte de cette malle avait inquiété toute l'Allemagne. (Gazette de France.)

## ROYAUME DE HOLLANDE.

Middelbourg, le 12 janvier.

La commission royale, pour donner des secours aux habitans de l'île de Zuyd-Beveland qui ont souffert de l'inondation, vient de publier une proclamation touchante et énergique, pour inviter les ames charitables à suivre l'exemple du roi, qui a déjà envoyé une somme de 50,000 florins à ces malheureux. La commission fait une peinture terrible des ravages de l'inondation; c'est sur-tout le village de Kruinengen qui offre un aspect horrible; plus de 3200 arpens restent couverts d'eau; on y va en bateau pour recueillir les débris des maisons et des meubles; enfin, on a calculé que mille individus de tout âge se trouvent sans abri et sans subsistances. (Journal de l'Empire.)

## ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 5 février.

M. de Cosa, lieutenant de vaisseau, qui s'est distingué dans la dernière affaire qu'il a eue avec

deux bricks anglais, a été nommé capitaine de frégate.

Par décret du 1<sup>er</sup> janvier, S. M. a nommé son chambellan le duc de Monteccone, ambassadeur auprès de S. M. l'EMPEREUR DES FRANÇAIS, son auguste frère. Il réunira aussi à cette qualité le caractère de ministre plénipotentiaire de la cour de Naples près du roi d'Italie.

Par décret du même jour, S. M. a aussi nommé son chambellan le duc de Mondragone, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près S. M. l'Empereur de toutes les Russies.

Par un autre décret du 22 janvier, S. M. a nommé son chambellan le duc de Riano-Sforza, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près S. M. le roi de Hollande, son auguste frère; et le conseiller-d'état duc de Campochiaro, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près S. M. l'Empereur d'Autriche.

(Journal de l'Empire.)

## SUISSE.

Bâle, le 7 février.

La fête séculaire de la liberté helvétique a été célébrée avec beaucoup de solennité dans plusieurs endroits des cantons démocratiques de l'intérieur de l'Helvétie.

Dès le point du jour, le bruit du canon avait annoncé cette fête; le canon annonça aussi la marche des autorités, du conseil et des magistrats qui se rendaient à l'église, au son de la musique, au milieu des militaires sous les armes, et escortés d'habitans revêtus de l'ancien costume des Suisses, et portant les bannières.

(Gazette de France.)

## ANGLETERRE.

Londres, le 28 janvier.

L'escadre française, composée de six vaisseaux de ligne, d'une frégate et d'un brick, sortie de Rochefort le 17 de ce mois, a, le même jour, donné la chasse à la frégate l'Eurydice, qui lui a échappé avec peine. C'est cette frégate qui a été porter la nouvelle de cet événement, à sir John F. Dukworth qui se trouvait avec son escadre devant Brest. Cet amiral, dit le Times, s'est mis aussitôt à la poursuite de l'ennemi avec le Royal-Georges de 100 canons, le Teméraire et le Neptune de 98, le Tonnant de 80, le Dragon de 74, et deux frégates. Il a laissé quelques vaisseaux devant Brest, et a dépêché en même tems deux bricks, l'un pour les mers d'Espagne, et l'autre pour les mers d'Irlande. Le vaisseau amiral français est de 120 canons. On suppose que l'escadre ennemie était à 14 lieues sud-ouest de l'amiral Dukworth. L'escadre de sir Richard Strachan qui s'est aussi mise à la recherche de l'ennemi, a considérablement souffert du défaut de provisions. Elle avait été forcée de quitter la hauteur de Rochefort pour aller faire de l'eau, et c'est pendant ce tems que les Français ont mis à la voile. — Le bruit vient de se répandre, dit un journal (le Kentish Gazette) que l'escadre de Brest est aussi parvenue à sortir; le Times fait aussi mention de ce bruit; mais il ne parle que d'une partie de la flotte de Brest. — Un autre journal prétend aussi savoir que deux frégates françaises sont sorties de Saint-Malo. — Tous les bâtimens de guerre, qui se trouvaient dans la baie de Cawsand, se sont mis à la poursuite de l'ennemi.

(Journal polit. de Manheim.)

Du 2 février.

Fonds publics. — Trois pour cent consolidés, 63  $\frac{1}{2}$ . — Trois pour cent réduits, 64  $\frac{1}{2}$ .

— Le Superbe et le Mediator, qui ont été expédiés dernièrement de Portsmouth, avec des provisions pour la flotte de l'amiral Strachan qui s'était mise à la poursuite de celle de Rochefort, ont joint cette flotte dans un moment où elle n'avait plus que pour deux ou trois jours de provisions. Ce que ces deux vaisseaux lui ont porté, ne peut pas lui suffire pour une longue course, et à moins qu'elle ne soit jointe par quelques-uns des autres vaisseaux qui ont été dépêchés après elle pour le même objet, elle sera forcée de revenir sous peu de tems en Angleterre.



— Le bruit se répandit hier que la flotte de Toulon était sortie; mais il paraît que l'amirauté n'a reçu, à cet égard, aucun avis officiel. Le gouvernement n'est pas non plus informé officiellement de la nouvelle relative à la sortie de la flotte de Brest, quoiqu'elle ait été donnée comme certaine, samedi dernier, par divers journaux.

— Les lettres de Dublin, à la date du 27 janvier, ne font aucune mention de l'apparition d'une escadre de cinq vaisseaux, devant Cork, le 23. Le gouvernement n'ayant reçu aucun avis, il est probable que les nouvelles venues de Cork n'avaient aucun fondement.

— Les papiers contenant des copies et des extraits de la correspondance qui a eu lieu entre M. Canning, sir Levesson Gower et le ministre des affaires étrangères de Russie, dans l'intervalle du 2 septembre au 9 novembre, seront soumis demain à la discussion de la chambre des communes.

M. W<sup>m</sup> Taylor a annoncé, hier, dans la même chambre, qu'il ferait aujourd'hui un rapport sur l'affaire des Dardanelles.

(Gazette de Franco.)

Du 7 février.

(Bell's Weekly Messenger.)

Extrait d'une lettre d'un officier à bord de l'escadre de l'amiral Strachan, en date du 28 janvier, sous le 46<sup>e</sup> de latitude et 5<sup>e</sup> de longitude.

«L'escadre de Rochefort a fait voile le 16 janvier. Sir Richard n'en a été informé que le 24. Elle a en conséquence huit jours d'avance avec un bon vent. Nous avons sept vaisseaux. On suppose que l'escadre française va aux Indes-Occidentales.»

— La conscription de 1809, qui vient d'être décrétée par le Gouvernement français, paraît en quelque sorte nous donner la mesure des desseins de BONAPARTE. Les villes de Kehl, Cassel, Vésel et Flessingue sont réunies à l'Empire français. Les décrets et les rapports des ministres de la guerre et des affaires étrangères méritent une attention particulière.

— Nous avons reçu des nouvelles de Malte et de Gibraltar. La garnison de cette dernière place n'avait aucune crainte de l'attaque projetée contre la forteresse. On était en mesure de la repousser, et on savait d'ailleurs que l'ennemi manquait de tous les objets nécessaires pour tenter un pareil assaut. Quelques lettres néanmoins disent qu'on faisait des préparatifs pour commencer le siège; mais on avait appris que les provinces méridionales de l'Espagne étaient presque réduites à la famine, de manière qu'il serait impossible de pouvoir approvisionner les troupes françaises et espagnoles qui seraient destinées à entreprendre un pareil siège. Il paraît qu'il n'y a pas eu d'embargo général dans les ports d'Espagne.

— On est toujours dans l'incertitude sur la destination de l'escadre de Rochefort; mais il y a tout lieu de croire qu'elle a fait voile pour les Indes-Occidentales. Cependant l'opinion la plus accréditée est qu'elle est destinée pour la Plata. Le général Liniers étant Français, elle peut espérer d'être bien reçue à Buenos-Ayres.

Les nouvelles qu'on a de sir Richard Strachan ne sont nullement satisfaisantes. On dit actuellement qu'il est retourné à sa station de Rochefort, dans l'espérance qu'on pourrait le diriger sur la route qu'il fallait suivre pour aller à la recherche de l'ennemi. Nous ignorons s'il a reçu les informations nécessaires; mais on a appris récemment par le brick *le Growler*, que voyant que la flotte française n'était pas rentrée dans le port, il s'était décidé à faire voile pour aller à la découverte. On dit qu'il est pourvu de vivres pour cinq mois.

— On a formé diverses conjectures relativement à la destination de l'expédition qui a fait voile sous les ordres du général Spencer. On a parlé de la côte de Barbarie. Gibraltar étant le seul port qui nous reste sur le Continent de l'Europe, il est surprenant que les ministres aient tardé aussi long-temps à se mettre en mesure d'établir une correspondance militaire et commerciale entre cette forteresse et les côtes de Barbarie, et à nous maintenir dans un pays actuellement si peu connu, et qui peut fournir à notre commerce des ressources si précieuses.

— Tous les ministres ont assisté à deux conseils du cabinet, qui se sont tenus jeudi et vendredi aux affaires étrangères.

(Kentish-Chronicle, du 2 février.)

L'amirauté a reçu des dépêches de l'amiral Collingwood. Elles ont été apportées à Portsmouth par *le Tigre*. On dit que les dépêches du lord Collingwood sont en date du 14 décembre, à la hauteur de Toulon. Toulon est bloqué par

notre escadre. Lord Collingwood a capturé cinq bâtimens danois.

#### CHAMBRE DES COMMUNES.

La discussion sur l'expédition du Danemarck a eu lieu le 3 février.

M. Ponsonby a parlé contre l'expédition, et a été appuyé par MM. Whitbread, Shéridan et Bathurst.

M. Canning n'a fait que répéter ce qu'il avait déjà dit, que le gouvernement avait reçu des avis positifs que le Danemarck devait faire partie de la confédération générale contre l'Angleterre.

On est allé aux voix.

Pour imputer l'expédition..... 108.

En faveur de l'expédition..... 255.

Majorité..... 145.

Fonds publics. — Trois pour cent consolidés, 63  $\frac{1}{2}$ .

## INTÉRIEUR.

Paris, le 17 février.

### MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 4 janvier 1808, sur la demande de Prosper Henriot, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Château-Thierry, département de l'Aisne, a déclaré l'absence de Denis Leclerc, de Château-Thierry.

Par jugement du 15 décembre 1807, sur la demande de Laurence Postel, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Dinan, département des Côtes-du-Nord, a déclaré l'absence des frères Joachim, Thomas et Aimé Postel.

Par jugement du 9 décembre 1807, sur la demande des mariés Pierre Hangard et Catherine Buzot, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Rouen, département de la Seine-Inférieure, a déclaré l'absence de Jean-Jacques Buzot.

Par jugement du 19 novembre 1807, sur la demande de Jean-Baptiste Dupuis, capitaine de la garde de Paris,

Le tribunal de première instance à Metz, département de la Moselle, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Baptiste Dupuis.

Par jugement du 3 décembre 1807, sur la demande de Pierre Lamothe, propriétaire à la Ville-Dieu,

Le tribunal de première instance à Montauban, département du Lot, a déclaré l'absence de Jean-Joseph Lamothe Mouchet.

Par jugement du 14 décembre 1807, sur la demande de dame Thérèse Dast, veuve Bergès, habitante d'Auch,

Le tribunal de première instance à Toulouse, département de la Haute-Garonne, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Joseph-François Dast, disparu depuis plus de quatre ans, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 4 décembre 1807, sur la demande de Pierre Foissac, cultivateur à Anglure, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Villefranche, département de l'Aveyron, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Antoine Foissac, disparu il y a plus de 10 ans, sans qu'on ait eu de ses nouvelles depuis cette époque.

Par jugement du 30 juin 1807, sur la demande de Louis-Pierre Lafond, charbon, et de Sophie-Agathe, sa femme, demeurant commune de Saint-Lubin, au hameau de la Haye,

Le tribunal de première instance à Dreux, département d'Eure-et-Loir, a déclaré l'absence de Jacques Gobet, leur frère et beau-frère, enrôlé comme réquisitionnaire sous les drapeaux de l'Etat, et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis le 28 pluviôse an 10.

Par jugement du 24 septembre 1807, sur la demande de Henri Lumelius, cultivateur à Kallstodt, en déclaration d'absence de Léonard Lumelius, son frère consanguin, disparu depuis trente-six ans, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Le tribunal de première instance à Spire, département de Mont-Tonnerre, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Léonard Lumelius.

Par jugement du 5 janvier 1808, sur la demande de Louis Mathias, soldat au 88<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, en garnison à Strasbourg,

Le tribunal de première instance à Dieppe, département de la Seine-Inférieure, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis-Nicolas-Victor Mathias, disparu depuis 14 à 15 ans, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 27 novembre 1807, sur la demande de Marguerite Rolland, fille majeure, demeurant à Guingamp, en déclaration d'absence d'Yves Limon,

Le tribunal de première instance à Guingamp, département des Côtes-du-Nord, attendu le résultat de l'enquête qui a eu lieu en vertu d'un autre jugement du 17 octobre 1806, a déclaré l'absence d'Yves Limon, et envoyé la demanderesse en possession provisoire des biens qui lui appartenaient au jour de son départ, à la charge par elle de fournir caution pour sûreté de son administration.

### SCIENCES MÉDICALES.

Notice sur la distribution des prix faite par S. Exc. le ministre de l'intérieur aux élèves sage-femmes de la Maternité, le 29 décembre 1807.

L'Ecole d'accouchement de la Maternité est due aux améliorations successives qui ont eu lieu depuis quelques années dans l'administration des hôpitaux. Avant cette bienfaisante institution, le genre de secours offert par la charité publique aux femmes en couche était insuffisant et en opposition avec la sensibilité et les lumières de notre nation. Il y avait eu d'abord à Paris un hôtel de santé destiné aux femmes enceintes, mais d'où les mères indigentes que l'on y recevait gratuitement étaient obligées de sortir aussitôt que leur accouchement était terminé. Le département que l'on affecta plus tard aux femmes en couches à l'Hôtel-Dieu, n'était guère plus convenable que ce prétendu Hôtel de Santé, c'était plutôt un dépôt qu'un asile pour les femmes qu'on y entassait jusqu'à trois et quatre dans le même lit. «Que l'on se représente, dit Bailly, les femmes ainsi réunies, à diverses époques de leurs couches avec des évacuations naturelles qui les inondaient, le sein tendu, la tête, le ventre douloureux, au milieu de la fièvre et de la sueur de lait: quelle santé tiendrait à cette situation, sans se déranger? quelle maladie n'en serait pas accrue?»

Le département des femmes en couche fut supprimé dans la suite et entièrement remplacé par l'Hospice spécial de la Maternité, dont une philanthropie active et éclairée a combiné toutes les dispositions. On y joignit une école d'accouchement, qui fut complètement organisée le 1<sup>er</sup> nivôse an 11, en exécution d'un arrêté du ministre de l'intérieur, du 11 messidor précédent. Le nombre des élèves a considérablement augmenté dans le cours de l'an 1807; et au commencement de juin, il était de 153. Il importe, sans doute, que cet empressement se soutienne et même qu'il augmente. C'est le moyen d'arracher de nombreuses victimes à l'impéritie, et d'étendre à tous les points de l'Empire les avantages d'un art porté aujourd'hui à un si haut degré de perfection dans les grandes villes. On a facilement reconnu la conviction de cette importance de l'Ecole de la Maternité, dans le discours adressé aux élèves de cette Ecole, par S. Exc. le ministre de l'intérieur.

M. Camet de la Bonardière, membre du conseil-général de l'administration chargé provisoirement de la surveillance spéciale de l'hospice de la Maternité, a présenté, immédiatement après la lecture du discours de S. Exc. le ministre de l'intérieur, des détails pleins d'intérêt sur l'Ecole d'accouchement de la Maternité. Il s'est surtout appliqué à faire connaître les circonstances de sa fondation, son organisation intérieure, son excellente tenue, les premiers progrès et les résultats satisfaisants de l'instruction qu'y reçoivent les élèves, sous l'inspection de M<sup>me</sup> Lachapelle qui les dirige dans l'application pratique, les résultats des connaissances qu'elles ont acquises en suivant les excellentes leçons de MM. Baudelocque et Chaussier. Trois autres discours ont



été prononcés dans la même séance par MM. Parmentier, Baudelocque et Chaussier.

M. Parmentier, dont le nom et les travaux se retrouvent dans presque toutes les institutions philanthropiques modernes, qui ont le mieux et le plus honoré et servi l'humanité, avait choisi pour sujet de son discours la vie touchante et exemplaire de M<sup>me</sup> Guillot, surveillante de la Crèche, décédée le 26 octobre 1807. Cette femme respectable, pendant les 52 ans qu'elle a consacrés à ses importantes fonctions, a reçu dans ses bras, réchauffé, vivifié, plus de 360 mille enfants abandonnés par leurs mères. Sans doute, dit M. Parmentier, ce prodige de charité immense serait unique, si Vincent de Paule n'avait marqué sa passagère existence sur la terre par des établissements en faveur de tous les âges et de tous les maux.

M<sup>me</sup> Guillot naquit à Mirbel, département du Rhône, le 11 août 1730; elle manifesta de bonne heure ses dispositions compatissantes, et la soumission à ses parents put seule l'empêcher de se faire hospitalière, dès les premières années de sa jeunesse, pour donner à son ardente charité le développement dont son cœur avait besoin. La mort de son père l'ayant laissée libre, elle céda à son vertueux penchant. Elle fut admise dans la congrégation des filles de charité le 27 novembre 1754, exempte du noviciat, qu'elle avait fait dans la maison paternelle et dans les hôpitaux d'Amiens et de Meaux où elle avait été employée.

Par-tout où le ciel eût appelé la sœur Guillot, pour le soulagement des pauvres, elle eût sans doute rempli ses devoirs avec exactitude; mais elle se disait intérieurement, qu'elle serait mieux à sa place près des enfants; et elle se sentait disposée à leur consacrer exclusivement ses soins et toutes ses facultés. Elle a complètement justifié ce pressentiment, pendant le demi-siècle qu'elle a passé dans l'exercice de ses fonctions. Sa surveillance était de tous les instans du jour et de la nuit. Elle s'attachait avec une tendre prédilection aux enfants les plus faibles et qui semblaient ne pouvoir vivre. Un jour elle eut le bonheur d'arracher à la mort un de ces enfants en lui donnant quelques gouttes de café à l'eau, dont elle faisait un fréquent usage. C'est l'enfant que depuis on a nommé *le petit François de la sœur Guillot*, et qui a été placé dans son testament pour une somme de 100 fr. de rente.

La sœur Guillot choisissait les berceuses, autant qu'elle le pouvait parmi les jeunes filles élevées dans l'établissement. Elle s'intéressait à leur sort, veillait à leurs mœurs; et lorsqu'après quelques années, elle découvrait en elles des dispositions vertueuses, elle les mettait en apprentissage à ses frais. Elle voulait qu'on l'appelât toujours *la mère Guillot*, titre dont en effet elle était bien digne, et qui assurément appartient moins à la femme qui donne le jour à un enfant qu'elle abandonne, qu'à la femme qui le reçoit au moment de sa naissance, le serre dans ses bras, le réchauffe sur son sein et rassemble en lui les éléments de l'existence prêts à s'éteindre.

Gaie par caractère et bonne par sentiment, la mère Guillot ne se démentit jamais, même dans les tems les plus désastreux de la révolution, pendant lesquels elle eut encore plus de courage que de malheur; elle ne suivit point ses compagnes que l'effroi dispersa; mais elle continua de remplir ses fonctions avec l'espoir d'un meilleur ordre de choses.

Lorsque le calme eut reparu, la bonne sœur se trouva bien dédommée, soit par les réformes salutaires qui furent faites dans l'administration des hospices, soit par la manière dont elle prit part aux vues de la Société philanthropique et de la Société maternelle, dont l'objet se rapprochait si directement des besoins de son cœur. A cet endroit de sa notice, M. Parmentier qui mêle souvent aux détails particuliers de la vie de la sœur Guillot, des considérations générales d'un grand intérêt, quitte un instant cette femme respectable pour s'arrêter à quelques réflexions sur la Société maternelle; réflexions morales et touchantes, dans lesquelles l'auteur ne craint pas de s'attendrir, et qui lui donnent l'occasion de citer honorablement plusieurs des membres les plus distingués de cette Société, tels que mesdames Pastoret, Bethune, Chaptal, Gautier de Lessert, Bret Dolomieu, Grivel, etc. — M. Parmentier revient ensuite à la mère Guillot qu'il nous montre malade, étendue près de son foyer, et dirigeant encore son service dont elle avait une telle habitude, qu'elle distinguait le cri d'un enfant qui arrivait à l'hospice, de celui d'un enfant qui déjà éprouvait quelque souffrance. Elle conserva sa dernière heure pour ceux auxquels elle avait consacré sa vie entière; et en mourant, elle les a recommandés aux soins d'une de ses sœurs les plus zélées et les plus tendres, la sœur Habert, en lui léguant l'amitié qu'elle leur portait. La veuve de Stouff à qui on doit la statue de saint Vincent de Paule, a peint la sœur Guillot dont le portrait doit servir pour l'exécution d'un tableau où cette sœur sera représentée dans la Crèche, tenant par la main un enfant de sa fille adoptive. Le conseil des hospices a ordonné que ce tableau serait exécuté aux frais de l'administration, et placé dans le lieu où la sœur Guillot a été si heureuse, c'est-à-dire, au milieu des berceaux de ses enfants, ou plutôt des enfans de Vincent de Paule.

Le discours de M. Baudelocque s'est borné à un rapport sur l'examen des élèves de l'hospice de la Maternité, rapport dans lequel il a proclamé les noms des élèves qui ont obtenu les premiers et les seconds prix, les *accessit*, et les prix extraordinaires d'assiduité et de vigilance clinique.

Le premier prix a été partagé entre mesdemoiselles Gosselin dite *Baburthe* et *Métayrie*; le second a été décerné à M<sup>lle</sup> Bastale, femme Dumas; le troisième à M<sup>lle</sup> Soissons; le quatrième à M<sup>lle</sup> Colomba, femme Crespy.

Le discours de M. Chaussier présente une suite de remarques et d'observations sur les rapports de l'art des accouchemens, avec la médecine légale, relativement à ce qui concerne spécialement l'infanticide. Ces recherches qui sont du plus haut degré d'intérêt, tiennent à une question extrêmement difficile, et dans l'examen de laquelle la plus légère erreur suffit pour conduire l'innocence et le malheur à l'échafaud, ainsi qu'on l'a vu plusieurs fois pour des mères infortunées qui étaient accouchées d'un enfant né mort, sur le cadavre duquel des observateurs peu éclairés avaient cru trouver les preuves juridiques d'un assassinat.

M. Chaussier a principalement pour objet dans son mémoire de faire éviter des méprises aussi funestes, et rappelle d'abord, et d'une manière rapide, les fautes qui se commettent si souvent soit dans le mode d'examen du *fait*, soit dans la rédaction des rapports juridiques. Il expose ensuite quelques considérations puisées dans la pratique des accouchemens, et propres à répondre aux vues du *législateur*. Les principaux résultats de ces considérations portent 1<sup>o</sup> sur l'insuffisance de la preuve tirée de l'état des poulmons, en en jetant quelques portions pour voir si elles surnagent, ou si elles précipitent; 2<sup>o</sup> sur la nécessité de constater par des recherches anatomiques si l'enfant, après avoir respiré, n'a pas été enlevé par quelques maladies organiques, antérieures à la naissance, ou même par les suites de l'accouchement, plutôt que par l'effet de la négligence de ses parents, et par des actes de violence.

Nous terminerons cette notice en exprimant le vœu que l'Ecole de la Maternité, déjà si utile, le devienne encore plus dans la suite par l'agrandissement de son local et l'augmentation de ses élèves, destinées à porter non-seulement dans les villes de provinces, de toutes les classes, mais dans le fond des campagnes les plus isolées, les bienfaits d'un art, dont les avantages ont été, pendant trop long-tems, concentrés dans les grandes cités.

On a remarqué que c'est ordinairement entre vingt et trente-cinq ans, que se trouve la plus grande mortalité des femmes (1). Il est facile de voir que cette période de la vie est celle où l'accouchement, ses suites, et tout ce qui tient directement aux fonctions sexuelles, multiplient pour les femmes les chances d'une mort accidentelle et prématurée. On a vu cette mortalité diminuer sensiblement depuis le commencement du 18<sup>e</sup> siècle, à Genève, à Dublin, à Londres, à Manchester, par des soins mieux administrés et une distribution moins inégale des lumières et des bienfaits de la civilisation. Nous ne doutons point que l'établissement de l'hospice et de l'Ecole de la maternité ne contribue beaucoup à augmenter ce genre de résultats en France. Ce qui ne pourra manquer de paraître remarquable dans quelques années, lorsque presque toutes les sages-femmes qui auront le plus de titre à la confiance publique, en seront redevables de leur instruction à la sollicitude de MM. les préfets, et à l'enseignement de la nouvelle école.

MOREAU (de la Sarthe), docteur en médecine.

## VARIÉTÉS.

### LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

Il a paru, en grec moderne, chez les frères Tunusli, de Vienne, un volume in-8<sup>o</sup>, contenant *l'Histoire politique et géographique de la Valachie* depuis les tems les plus reculés jusqu'à l'année 1774. On ne connaît, dit un de nos journaux, ni l'auteur de cette histoire ni le manuscrit original; mais on croit que celui-ci était en langue valaque, et qu'il fut composé par quelque prêtre ou boyard vers l'an 1775, sous le gouvernement du prince Ypsilanti.

(1) Voyez Histoire naturelle de la femme, et Traité de son régime physique et moral aux différentes époques de la vie, vol. II, p. 341.

Les quatre premiers chapitres traitent de l'origine du nom et du peuple valaque, et on rapporte d'après différents auteurs bysantins, que les Bulgares portaient autrefois le nom de *Blaches* ou *Blagues*, et que les Russes d'aujourd'hui les nomment *Wolochi*. Dans les chapitres suivans, il est question de la constitution ancienne et moderne des Valaques, de la nomination des hospodars, des premiers fonctionnaires, du clergé et des privilèges des boyards, des devoirs des sujets, etc. Ensuite l'auteur traite des productions et du commerce de la Valachie, des écoles publiques, des hôpitaux, des finances, des revenus du prince et des droits à payer à la Porte. Dans un autre chapitre il parle des frontières de la Valachie du côté de la Transylvanie, de la Moldavie, du Bannat, et du territoire ottoman. Un chapitre particulier est destiné à la constitution du pays, sous le gouvernement russe en 1771; aux articles du traité de Kainardgi, concernant la Valachie et la Moldavie; et à l'organisation du pays, faite après cette paix, par le prince Ypsilanti.

L'ouvrage est terminé par une histoire abrégée des princes de la Valachie, depuis Radul Negro (1215) jusqu'à Alexandre Ypsilanti (1771).

— L'Académie impériale des sciences de Pétersbourg a publié le tome XIII de ses Mémoires, sous le titre de *Nova acta Academiae scientiarum imperialis Petropolitane*.

Ce volume est précédé de l'histoire de l'Académie de 1795 à 1796, et de notices biographiques de dix membres morts depuis cette époque, parmi lesquels on remarque le nom du célèbre naturaliste Eric Laxman, né à Abo en Finlande en 1737, et mort près de Tobolsk en Sibérie en 1795.

Parmi les rapports faits à l'Académie, on en distingue un sur la *direction des ballons*, et un autre sur le *voyage de Pallas dans la Tauride*.

Les Mémoires de mathématiques insérés dans ce volume sont au nombre de treize, dont quatre du célèbre Euler.

La partie des sciences physiques offre entre autres un excellent Mémoire sur les mines de la Sibérie, par M. Herman, sous le titre de *Description de la célèbre mine d'argent de Zneof, au mont Altai, en Sibérie*.

Cette mine, connue depuis long-tems, n'a été exploitée que depuis l'an 1745 aux frais de la couronne. On en retire annuellement 1,200,000 pounds de minerais, et le produit total des années 1747 à 1793 était de 34,441 pounds d'argent, parmi lesquels se trouvaient environ 1000 pounds d'or; de manière qu'on peut évaluer ce produit à 44 millions de roubles, ou à-peu-près à un million par année. (Le pound pèse de 35 à 40 livres.)

Les Mémoires astronomiques sont au nombre de trois; l'un de M. Henry contient des observations de la planète de Vénus; le second, de M. Etienne Rumowsky, traite de la figure de la Terre; le troisième est un supplément à la théorie de la lune, d'Euler, par M. Schubert.

On a découvert, l'été dernier, dans la paroisse de Kildebron en Zéelande, une grande quantité d'antiquités rares que M. Werlauf, secrétaire de la Bibliothèque de Copenhague, s'occupe à décrire et à expliquer dans une dissertation particulière. Les pièces les plus remarquables sont des instrumens de métal et un très-beau couteau qui paraissent avoir servi aux sacrifices. L'urne qui contenait la plus grande partie de ces instrumens, est aussi d'un fort beau travail.

On va enfin publier la continuation des *Voyages de Schöningh dans le Nord*, d'après les manuscrits de l'auteur conservés à la Bibliothèque royale. M. Werlauf et le professeur P. E. Muller en seront les éditeurs. Un ami des sciences qui ne se nomme pas, avance au libraire l'argent nécessaire pour l'exécution des gravures.

— Il a paru à Pesth un petit ouvrage qui peut intéresser les amateurs d'histoire; c'est une histoire abrégée de la Transylvanie (*kleine siebenbürgische Geschichte*), par L. Marienburg. L'auteur commence à l'époque où ce pays était encore soumis aux rois daces, et finit au règne actuel. Ce qui rendra son livre précieux aux savans, c'est un recueil de documens authentiques et la plupart inédits qu'il y a joints, et qui sont tirés des archives de la ville de Cronstadt ou Brassow en Transylvanie.

— M. E. Walker a inventé un nouvel amusement pour les personnes qui se plaisent aux illusions d'optique. C'est une machine qu'il nomme *phantasmascope*. Elle présente l'aspect d'une porte qui s'ouvre et d'où sort un fantôme qui s'approche, en grandissant toujours, du spectateur. Ce fantôme a toutes les couleurs d'un beau tableau, et ces couleurs sont si brillantes qu'il n'est point nécessaire de fermer au jour la chambre où il paraît. M. Walker s'est déjà servi de sa machine pour représenter les phases de la lune, l'aspect des planètes et d'autres phénomènes célestes.



M. Cornelius Vailey a publié des remarques curieuses sur les phénomènes de l'atmosphère et en particulier sur la formation des nuages, sur leur durée, leur précipitation en pluie, en neige ou en grêle, et sur les variations correspondantes du baromètre.

Nous recommanderons aux amateurs d'économie politique et de statistique un ouvrage de sir W. Young sur les *Colonies anglaises des Antilles*, qui, sous le titre assez singulier de *West-India common-place Book*, donne les renseignements les plus exacts et les plus étendus sur les îles à sucre que possède la Grande-Bretagne, sur leur importance, leur culture, leurs productions, leur commerce, etc. On peut y joindre une *Lettre à M. W. Manning, membre du parlement, sur les causes de la dépréciation rapide et progressive des propriétés aux Antilles*; elle est écrite dans le même sens que l'ouvrage de sir W. Young.

On a commencé, depuis quelques années, à former des expositions de tableaux à Zurich. Celle de l'année 1807 offrait à-peu-près 130 tableaux et dessins, parmi lesquels on comptait 70 paysages, environ 20 portraits, 3 tableaux historiques, 4 de chasse et de chevaux, et 3 de fruits et de fleurs. Les autres tableaux représentaient des sujets allégoriques, des scènes domestiques et des costumes suisses.

On a publié à Zurich, chez Fuessli et compagnie, un *Voyage pittoresque au Rigiberg*, d'après les dessins originaux de MM. Fuessli et H. Keller, et avec un texte écrit par M. J. H. Meyer. Cet ouvrage est composé de treize planches, format d'atlas, dont la gravure est très-soignée. Le texte paraît à-la-fois en français et en allemand.

Parmi les nombreux almanachs qui s'impriment en Suisse, on distingue l'*Almanach helvétique*, qui paraît depuis quinze ans en langue allemande à Zurich. Celui de l'année 1808 contient des descriptions géographiques et statistiques des cantons d'Appenzell et de Saint-Gall, par M. Hartmann. Dans celui de l'année dernière, on trouvait des descriptions semblables des cantons de Schwitz et de Zug, par M. Zschokke. Ces almanachs sont ornés de cartes géographiques très-soignées des cantons qui y sont décrits, et de gravures qui en représentent les costumes et les fabriques.

On fait aussi l'éloge des *Etrennes helvétiques et patriotiques* du curé Bridel, qui paraissent à Lausanne depuis vingt-cinq ans et qui sont écrites en français, ainsi que les *Etrennes fribourgeoises* de M. Lalive d'Epinay. Ces différents almanachs, remplis de choses particulières à la Suisse, sont, par cette raison même, ceux qui présentent le plus d'intérêt aux étrangers. On peut y trouver des détails instructifs qu'on chercherait vainement ailleurs.

(Extrait des Archives littéraires, n° 49.)

#### ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Une nouvelle *Iphigénie* vient de paraître en *Aulide*. Gluck vient de trouver un interprète déjà digne de lui, dans une actrice presque au sortir de l'enfance, et cela dans un tems où un parti novateur cherche à rabaisser sa gloire, et renouvelle contre son génie dramatique et profond toutes les accusations qui ne l'empêcheraient pas de terrasser la vieille école française, suivant l'expression de Grétry, et de balancer le succès de l'Ecole Italienne.

Mlle Armand jeune, parente de la cantatrice célèbre de ce nom, et fille d'un musicien aussi attaché à l'Académie, est l'*Iphigénie* dont nous parlons; comme celle que Racine prit et laissa pour modèle, elle a toute la candeur du jeune âge; son profil est d'un dessin régulier, sa taille haute et svelte, son maintien noble et décent, son organe expressif et pur.

Dans ce premier acte, chef-d'œuvre musical, où le compositeur peint avec tant d'art les alarmes paternelles d'Agamemnon, les vœux sanguinaires de Calchas, l'allégresse des Grecs revoyant Iphigénie, la joie d'une mère triomphant des hommages rendus à sa fille, enfin le courroux et l'amour d'Achille; Mlle Armand, intimidée et tremblante, a su tirer parti de sa crainte même, pour dire avec l'accent le plus expressif et le plus vrai :

Achille à mes yeux inquiets

Ne paraît point encore,

et cet autre passage :

Par la crainte et par l'espérance,

Ah! que mon cœur est agité.

Le public qui, dès le premier acte, l'avait appréciée, et encouragée par beaucoup d'applau-

dissemens, lui a fait une application flatteuse au moment où les compagnes d'Iphigénie font entendre ce chœur si connu :

Rassurez-vous, belle princesse.

Mais déjà elle était rassurée, déjà elle était en possession de ses moyens, et déjà ils avaient paru avec beaucoup d'avantage dans le premier duo : *Ne doutez jamais de ma flamme* : on avait reconnu dans la jeune débutante le double mérite d'un jeu plein d'intelligence et d'expression, et d'un chant pur, sage, remarquable à-la-fois par une justesse exquise et par une mesure soutenue. Sa prononciation est parfaite; elle articule sans affectation et se fait entendre sans effort; enfin, ce qui surprendra davantage, c'est que le jeu de sa physionomie est déjà d'accord avec la situation, avec les nuances même du dialogue : on doutait un peu de l'étendue de ses moyens; ils ont paru très-beaux dans l'air du premier acte qui exigeait le développement et dans les adieux d'Iphigénie; l'accent pathétique et déchirant que la débutante a su prendre, sa voix qui paraissait mouillée de larmes, et qui n'en était ni moins flexible, ni moins pure, ont enlevé tous les suffrages : l'orchestre s'est arrêté pour battre des mains; on doit juger quels étaient les applaudissemens du parterre.

Ce début est très-remarquable, et tout nous fait présumer qu'il sera suivi de succès soutenus; nous ignorons quel est le maître qui a formé ce jeune talent; l'exemple de sa parente a certainement été pour la débutante un objet d'encouragement et d'émulation et ses leçons peut-être lui ont été utiles; mais elle avait un maître, le meilleur de tous, qui donne ce que nul autre ne peut enseigner : de l'intelligence, de la sensibilité, et ces dispositions naturelles qui rendent l'étude si fertile et que rien ne peut remplacer.

L'opéra d'*Iphigénie* a été généralement bien exécuté. L'orchestre se modère à propos : il a secondé la débutante de toute la puissance de ses moyens en les atténuant autant qu'il était nécessaire : les chœurs sont nombreux, justes, vigoureux et bien ensemble. Les corinthéennes laissent beaucoup à désirer. Dufresne dans le rôle d'Agamemnon a eu de beaux momens : l'apreté naturelle de son organe disparaît quelquefois chez lui à force d'art et d'étude. Mademoiselle Maillard que personne ne peut remplacer dans Clytemnestre, comme personne ne peut encore succéder à Lainez dans Achille, non-seulement a joué supérieurement ce beau rôle, mais même elle a chanté avec beaucoup de talent les airs de son rôle qui le permettent : Lainez est tout de feu dans Achille : beaucoup de personnes pensent que le rôle doit être confié à un acteur tragique beaucoup plus qu'à un chanteur, et si on excepte le premier duo, dans lequel Gluck cesse un peu de nous montrer Achille sous ses véritables traits, en examinant l'ensemble du rôle, les formes du récitatif, et en analysant les morceaux : *Cruelle, non jamais, Calchas d'un trait mortel percé*, on ne peut guères se dispenser de les croire.

On annonce la débutante dans le beau rôle d'Antigone, et dans celui de Chimène depuis long-tems délaissés; nous présumons que ces débuts seront suivis avec beaucoup d'intérêt.

S....

#### LIBRAIRIE.

##### A V I S.

Dans le n° du 15 de ce mois, nous avons annoncé l'ouvrage du comte de Lauderdale, sans en indiquer le prix; nous rétablissons ici le titre avec les prix.

*Recherches sur la nature et l'origine de la Richesse publique*, et sur les moyens et les causes qui concourent à son accroissement; par le comte de Lauderdale, ministre plénipotentiaire de S. M. Britannique près la cour de France, en 1806; traduites de l'anglais par Lagetie de Lavaïsse.

Un gros vol. in-8° sur papier fin, 5 fr., et franc de port 6 fr. 25 cent.

A Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, éditeur de la *Géographie de Pinkerton*, rue du Pont-de-Lodi, n° 8; (ci-devant quai des Augustins).

#### LIVRES DIVERS.

*Le Fantôme de Nemrod-Castle*, par M<sup>me</sup> de Saint-Venant.

Deux vol. in-12. Prix, 3 fr., et 4 fr., franc de port.

A Paris, chez Frechet, libraire-commissionnaire, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, n° 21 et 24, au bureau du *Gleaner littéraire*.

#### COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

##### CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b <sup>e</sup> .	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— courant	56 $\frac{1}{2}$	56 $\frac{1}{2}$
Hambourg	180 $\frac{1}{2}$	180
Madrid effect.	15 55	15 40
— vales	15 55	15 40
Gadix effect.	15 55	15 40
— vales	15 55	15 40
Barcel. effect.	455 r	465 r
Lisbonne	502 c	499 c
Livourne	502 c	499 c
Naples	7 19 d. p. 6	8 1 d. p. 6
Milan	7 19 d. p. 6	8 1 d. p. 6
Bâle	1 p.	1 p.
Francfort	1 p.	1 p.
Auguste	250	248
Vienne	118	118
St-Petersbourg.		
Lyon	3 p.	1 p.
Marseille	pair.	1 p.
Bordeaux	1 p. pair	1 p.
Montpellier	p.	
Gènes eff.	4 71	4 69
Geneve		160 $\frac{1}{2}$

##### E F F E T

Cinq p. 1/2 jours du 15 sept.	
Idem. Jours du 21	
Bons de remboursement	fr. c.
Provisoire	fr. c.
Bons an 7	fr. c.
Bons an 8	fr. c.
Rescriptions sur domaines	92 fr. c.
Rescrip. pour rach. de rentes fonc.	fr. c.
Bons de remboursement	fr. c.
Act. de la B. de Fr.	fr. c.

#### S P E C T A C L E S.

*Académie impériale de Musique.* Aujourd'hui, relâche. — Demain, la Vestale. — Samedi, Bal masqué.

*Théâtre-Français.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Héraclius, et Brucis et Palaprat.

*Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois.* Par l'Opéra-Comique, le Nozze di Figaro.

*Théâtre de l'Opéra-Comique.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, la 1<sup>re</sup> repr. d'Anna, ou les deux Chamrières, com. en un acte mêlée de chant.

*Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.* Auj. Arlequin tyran, Duguai-Trouin; et le Fond du sac.

*Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre.* Auj. le Réveillon, la Bonne Femme, Cadet Roussel chez Achmet, et la Famille des Innocents.

*Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple.* Auj. la Tête du Diable, et le Flambeau de l'Amour.

*Ambigu-Comique, boulevard du Temple.* Auj. Olympia ou la Caverne de Strozzi, et les Chevaliers du Lion.

*Tivoli d'hiver, à la ci-devant Veillée et Théâtre de la Cité.* Aujourd'hui, 5<sup>e</sup> Bal masqué; Scène montagnarde, danse de l'ours blanc. Opticographie de M. Gadbois. Tours de Préjan. Intermede, on entendra M. Bianchi. Exercices de MM. Forioso et Mustapha; M<sup>mes</sup> Forioso, sœur et Frascara; sauts périlleux en avant et en arrière. La Fête sera terminée par des feux d'artifices. — Prix, 3 fr. 30 cent.

*Panorama.* Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées au public dans les deux rotondes du boulevard Montmartre; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

*Panharmonicon, cour des Fontaines, n° 1.* Grand Concert d'harmonie, tous les jours à huit heures du soir.

*Théâtre de la Nouveauté.* Expériences physiques, mathématiques, d'électricité, tours d'adresse, fantasmagorie de M. Olivier, à huit heures du soir, tous les jours, sans exception, à l'Hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

*Spectacle pittoresque et mécanique de M. Perre,* rue de la Fontaine-Michandière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, à sept heures demie, et continuation de l'intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches. — Prix des places, 3 fr., 2 fr. et 1 fr.